

Vibrato

Jean-Yves Robichon

Ruben effleure la vitre donnant sur le jardin, en caresse la surface lisse et froide, y presse son oreille, sa joue. Son souffle l'embue. Près de la feuillure, il sent l'odeur d'humide, de mousse et d'humus, toute la fraîcheur qui remonte de la terre alors que, déjà, le jour décline.

C'est l'heure où Ruben écoute le soir.

Les soirs d'hiver sont plus sourds, plus nus, dépourvus des incantations sans fin qui, l'été, précèdent la nuit. Lent, austère, leur silence se prête à l'oraison, comme dans ces chapelles vides où le moindre son vous saisit par son ampleur. Il y a bien longtemps que Ruben ne prie plus. Il a pourtant supplié celui qu'il appelait Dieu, il s'est même prosterné à genoux, devant Lui, pour rien.

Ruben écoute. La rumeur de la ville s'estompe ; les derniers passants sont rentrés maintenant ; au loin, le chien s'est enfin tu. Indécis, le temps reste en suspens, comme en attente. C'est alors que le soir advient. Il naît de ce renoncement. Ruben l'écoute.

Le soir s'éploie sur le jardin ou plutôt sur la friche qui prolifère, exubérante, ne répondant plus qu'aux seules lois de la nature. À quoi bon contraindre les formes, dicter les couleurs quand les unes et les autres vous sont à jamais interdites ? Pourquoi se mêler des saisons ? Elles font bien ce qu'elles veulent, les saisons. Ruben préfère l'entrelacs de lianes et de branchages, les feuillages ballants, les élans de glycines qui se perdent en volutes jusqu'à ce tréfonds mystérieux où une jonchée de feuilles mortes exhale un étonnant parfum de tabac blond. À tâtons, il aime se frayer des passages, écarter les ronces, palper des écorces aux rugosités extravagantes, malaxer du bout des doigts les dernières fleurs sèches, avant de froisser, au creux de son oreille, leurs pétales sacrifiés. Ruben écoute le soir.

La brise souffle, sans excès, sereine, comme une respiration. C'est ce que ressent Ruben : le calme et la constance d'une respiration. Un rythme aussi, tel un balancement, lent, résolu, qui le berce et l'apaise. Tout bruisse. Les vieux charmes frétilent de mille pampilles ; des chaumes tressaillent ; partout, des herbes folles ondulent, frissonnent. Dominant ce chœur de basses, la cime d'un bouleau tangué, presque silencieuse. Les sons traversent la vitre du salon, s'entremêlent, ricochent comme dans une chambre d'écho, avant de se fondre d'une même voix. À l'unisson, le corps de Ruben vibre aussi. La voix lui murmure des bribes de phrases, dans une langue belle et grave. Une voix qui le touche, une voix si proche, avant.

Avant.

Ça commence toujours par un petit rien, quelque chose d'anodin, une broutille. Ça passera... un peu de fatigue... une bonne nuit de sommeil, demain sera un autre jour. Plus tard, beaucoup plus tard, on comprend que c'était le début, on ne le savait pas encore, mais le mal était là. Ruben se souvient très exactement de ce moment où plus rien ne fut comme avant, de cette nuit où le noir se fit plus obscur.

Après le concert, sa vision se brouilla, il perdit ses repères, ne voulut pas s'attarder au foyer. Le contrecoup d'une journée épuisante, pensa-t-il. En rentrant, au pied de son hôtel, il hésita, se heurta à un mur, trébucha, rien de sérieux, mais il n'avait pas compris ce qu'il lui arrivait. Laureen lui reprocha d'avoir trop bu. Il n'en était rien.

Au fil des jours, tout devint plus flou, plus gris, plus incertain, ses yeux le trahissaient ; le monde se réduisait à l'extrémité d'un sombre tunnel qui, de jour en jour, s'éloignait. Inexorablement, Laureen s'effaçait. De silhouette, elle se fit ombre vague, de plus en plus vague. Perdu dans ses ténèbres, il tâtonnait, vacillait. Sans aucun espoir, la médecine le condamna à une nuit imminente et sans fin. Laureen regagna Londres pour y poursuivre sa carrière. Il ne lui en voulait pas. Leur histoire s'épuisait dans un jeu de faux-semblants dont ni elle ni lui n'étaient dupes. Il n'aurait pas

supporté sa pitié. Plutôt la solitude que les attitudes embarrassées, la condescendance, le bras auquel on se raccroche.

Il dut renoncer à l'orchestre, aux tournées, aux applaudissements, à ses amis, à la vie sociale qui fut la sienne.

Il voulait être seul.

L'idée d'un presbytère s'imposa à lui sans qu'il sût pourquoi. Peut-être le souvenir de visites qu'il fit, enfant, avec sa grand-mère, dans celui de son village. Il se rappelait ses pièces austères, leur acoustique feutrée invitant aux murmures, à la confidence, voire à la confession. Il imaginait leurs murs imprégnés de prières chuchotées avec dévotion des heures durant devant des visages de madones tout auréolés de feuilles d'or. Peut-être espérait-il, en ce lieu baigné de religion, une rédemption pour une faute qu'il aurait commise ? Une sorte de grâce le délivrant de sa peine. Ne sachant comment tromper son désespoir, il voulait prier, implorer le secours d'un Dieu auquel il aurait tant aimé croire. Ses pensées s'emmêlaient, confuses, irrationnelles, mais il resta déterminé. Dès qu'il le put, il acquit une cure récemment désaffectée.

La demeure assez modeste se situait au fond d'une impasse, dans une petite ville du nord de la France. L'intérieur, d'une propreté méticuleuse, embaumait la cire d'abeille. Du bout des doigts, il frôla les arabesques d'un papier peint démodé, les moulures de boiserie anciennes, la veinure d'un marbre. Il se figurait seul, dans ce décor désuet. Tout était vieux. Quelle importance puisque le parquet craquait, cette seule présence lui suffirait.

Derrière la maison, clos de hauts murs, le jardin sentait la province. Il était taillé, sarclé, désherbé ; tenu. Dans le potager, là où, hier encore, poussaient les légumes des prêtres et les fleurs dont on garnissait les vases d'autel, des carrés finement labourés dégageaient une odeur de terre grasse. Ruben déclina les offres d'un jardinier. Désormais, la nature accomplirait son œuvre, en toute liberté. En quelques années, ce fut l'anarchie, l'envahissement. Le chaos devint inextricable. En quête de lumière, les poiriers élançaient vers le ciel de longues perches stériles. Sureaux, érables et bouleaux se ressemaient, croissaient, pullulaient. Fougères et mousses tapissaient les coins ombragés. Partout, des herbes indignes imposaient leurs surprenantes inflorescences. Dès les premiers beaux jours, Ruben jouissait de cet élan baroque, le corps happé par les pulsations primitives de la sève. Plus sobre, l'hiver, par sa gravité, le plongeait dans des méditations infinies.

Ruben écoute le soir. Contre la vitre glacée, son oreille décrypte les dernières mesures de la partition. Les va-et-vient, lents, répétés, caressent les hampes fanées, les tiges roides ; la brise insiste. À l'unisson, tout le jardin oscille. Dans cet effleurement, il reconnaît son appel. Non pas une plainte, non, un chant, profond, et qui, seul, vous transporte. Le chant de l'âme.

Comment a-t-il pu l'oublier ? Lui qui fut son fidèle compagnon, un être si délicat, qui, sans fausse pudeur, prenait appui tout contre

son épaule, comme le font les vrais camarades. Il se rappelle les heures de passion pour que l'un et l'autre atteignent l'excellence. Comment a-t-il pu effacer de sa mémoire leur complicité, leur intimité même ?

Perdu dans ses pensées, Ruben oublie le soir.

Dehors, la nuit est tombée. C'est autre chose, la nuit. Des silences plus mats d'où surgissent, sans prévenir, des bruits effrayants : hurlements de rapaces, feulements, coups de vent. Ruben oublie le jardin.

Il emprunte un long couloir pour rejoindre une chambre plus secrète. Un oratoire, avait-il imaginé, lors de son aménagement, en découvrant, scellé dans le mur, un bénitier à demi rempli d'eau. C'est là, dans ce lieu consacré, que Ruben avait remisé son vieux compagnon. Il le retrouve tel qu'il l'avait laissé, le dégage de son étui, étreint ses courbes blondes, allonge sa pique, le cale entre ses genoux. Tous deux, l'un contre l'autre, ils prennent le temps de refaire corps. Ruben lui murmure quelques mots. Alors, il se sent prêt. Il tend la mèche de son archet, puis, d'un geste pudique, caresse le violoncelle. Rassuré par ce premier son, il joue quelques mesures, écoute, manipule les chevilles, peu à peu les notes s'ajustent. Lorsque l'accord est parfait, Ruben pince successivement les quatre cordes, quatre pizzicati qui sonnent le réveil de l'instrument. Les mains du musicien se souviennent, improvisent.

Ruben joue.

Dans le secret de la nuit, les cordes répondent à la poésie du mouvement, elles la subliment de leur timbre ample et grave. Respirer, simplement, seulement. Pour soi. L'archet balance, oscille. Encore gourde, le corps du musicien, pourtant, s'éveille, s'aventure puis s'élançe. Dans la simplicité, en confiance, le dialogue renaît, sincère, profond.

Ruben joue, pour lui seul. La *cinquième Suite pour violoncelle* de Bach. Sa préférée. Dès le prélude, l'instrument lui parle, de la nuit, de la vie, de la brise qui console, de l'aura d'un soir d'hiver. Il lui parle doucement, au creux de l'oreille, comme un souffle, un murmure.

L'AUTEUR

Jean-Yves Robichon vit en Vendée. Depuis 2018, il écrit des contes et des nouvelles.

Longtemps formateur en arts plastiques, il reste sensible aux jeux de couleurs et de lumière. Son écriture naît toujours d'une image.

« Je conçois la nouvelle comme un saisissement, une expérience sensorielle, brève, mais intense. »

Ses thèmes récurrents : la mémoire/l'amnésie, la trace/l'empreinte/la photographie, l'art/l'histoire de l'art/la peinture.